



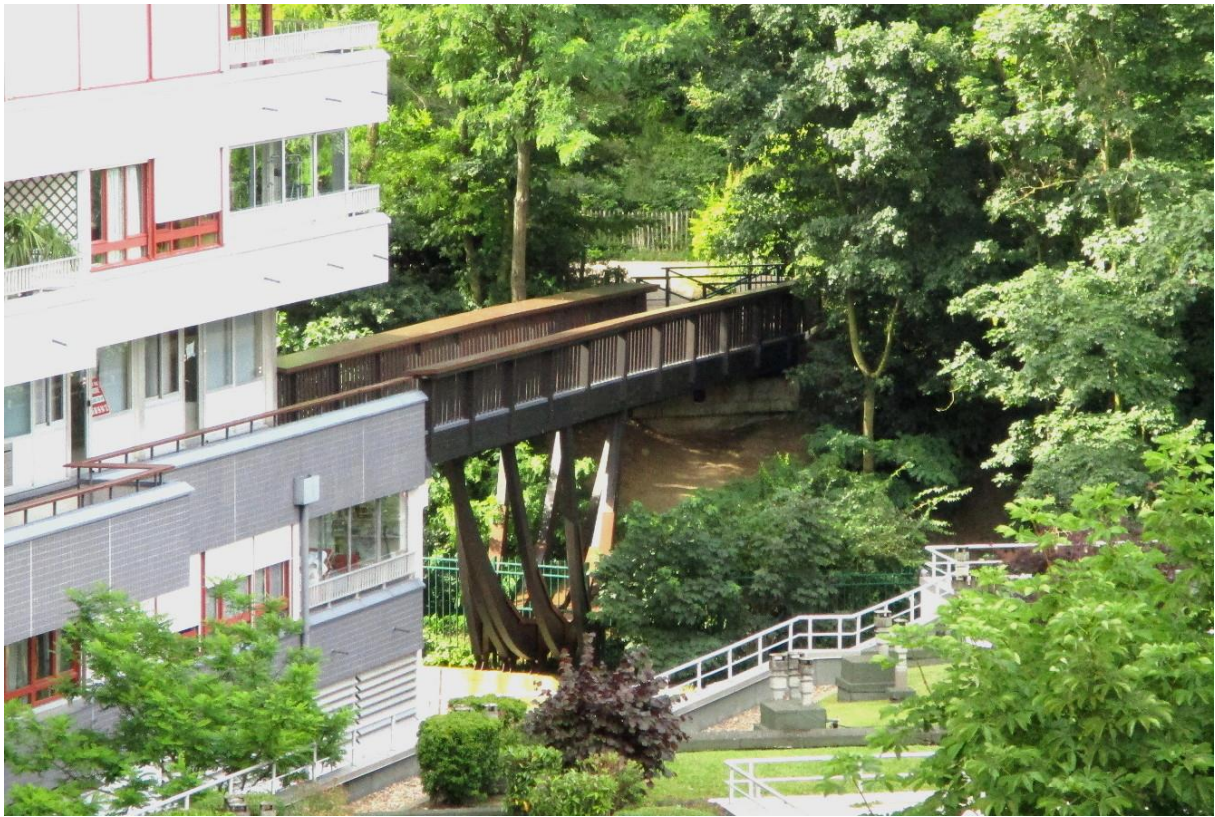
le bateau ivre

Journal de l'ACRI Liberté

Eté & Automne 2021 - n°141



Et notre passerelle ?



HIER, juin 2017, telle qu'à l'origine en 1977



AUJOURD'HUI, 2 octobre 2021, un remplacement en voie d'achèvement.

Photos Bernard Perraudin

Édito en fuite

Dans la cale de ma mémoire, qui n'est pas encore trop percée entendre le mot « fuite » évoque immédiatement la conjugaison latine du verbe « être » au parfait et plus précisément à la troisième personne du singulier : *fuit*. Qui se prononce « fuite », en faisant résonner le « t » final. Puisque l'ami Bernard m'a confié la tâche de me débrouiller avec ce mot pour faire l'édito, je prends la liberté de partir de cette homophonie pour aller de l'avant, même si je n'ignore pas que, pour « fuir » le Gaffiot donne le verbe *fugio, -ère*, dont dérivent « fugue » et « fugitif ».

Fuit. Il fut. Donc il n'est plus. C'est précisément la caractéristique de ce qui est en fuite. Ce n'est plus là où cela devrait se trouver. Si vous découvrez une fuite d'eau – notre cher Liberté en sait quelque chose – c'est que l'eau a quitté l'endroit où elle devait circuler, qu'elle a trouvé ou qu'elle s'est frayé un passage pour aller ailleurs que là où vous vouliez qu'elle restât. De la canalisation, du radiateur, de l'évier, du lavabo, de la baignoire, de la machine à laver ou du lave-vaisselle... elle a foutu le camp !

Le temps, évidemment, est lui aussi en fuite. Éternellement. Saint Augustin, dans ses *Confessions*, a écrit de belles pages là-dessus. Le présent ne cesse de se soustraire à nos prises. Il suffit de vouloir l'arrêter pour constater qu'il est déjà passé. Qui veut le saisir au passage n'a pas d'autres ressources que de l'anticiper, en considérant que le présent est ce qui vient : l'à-venir. Mais alors, c'est qu'il n'est pas encore... Le voilà enfui dans le futur ! Et il n'y reste pas longtemps. C'est parce qu'il l'imagine – qu'il en voit mentalement l'image – et qu'il se prépare à le « cadrer » qu'Henri Cartier-Bresson le saisit comme « instant décisif ». Cependant, quand le négatif est développé, quand la photographie est tirée, ce que l'on voit n'est jamais qu'une trace, magnifique, de ce qui n'est déjà plus.

Et la ligne de fuite, me direz-vous ? Elle est bien là. Et avec elle, son point du même nom, tout au bout de la perspective, bien défini géométriquement à l'horizon. Mais à vrai dire, la ligne oriente vers un insaisissable qui s'éloigne à mesure qu'on tend vers lui. Dans la réalité, le point de fuite ne cesse de se dérober. Il n'est que virtuel. C'est sa force, sa vertu. Il n'existe que parce qu'on le pense. *Cogito ergo fuit* ? Hum...

Le voleur, à son tour, prend la fuite. Derrière lui court la maréchaussée, parce que précisément il ne l'a pas attendu là où il a commis son méfait. Il cavale avec son butin – qui bien entendu manque aussi à celui qui a été volé. Mais cette situation est bien étrange, quand on y songe. Peut-on vraiment « prendre » la fuite ? Pour saisir ce qui consiste à ne plus être là, ce qui s'échappe de son contenant comme une savonnette mouillée vous glisse entre les mains dès que vous essayez de la saisir, il faut au moins toute la rapidité d'un filou qui détale. C'est pour se sauver – c'est-à-dire pour continuer à être ce qu'il est, larron de son état – qu'il fuit et donc disparaît, c'est-à-dire n'est plus... là où l'on voudrait lui mettre la main dessus. Pour être, ne pas être... Hamlet, qu'en dis-tu ?

Comme vous voyez, en vrai matelot du Bateau Ivre, ma plume, elle-même dérive... Encore un peu et elle se fait la malle. Et si personne n'interrompt sa fugue – tout un art, la fugue, vous dirait Jean-Sébastien Bach qui en connaissait un rayon en matière de course-poursuite musicale –, elle va filer de l'autre côté de la page... Attrapez-la, si vous pouvez !

Jean-François

En fuite



D'abord, il y a l'obstination. Coûte que coûte, faire le dos rond, résister. Être solidaire du voilier qui encaisse. Avec lui, prendre la mer de face, vague après vague, bloquer le souffle quand ça déferle sur le pont pour éviter de respirer les embruns qui brûlent au fond de la gorge. Faire semblant de ne pas voir que le vent force, malgré l'écran qui affiche la vitesse du vent : 28 nœuds, 31, 35, ça redescend un peu puis de nouveau 35, 36, ça va s'arrêter où ? Se boucher mentalement les oreilles, faire abstraction du fracas de la carène qui retombe dans le creux après la vague.

Essayer de ne pas sentir la structure qui travaille, oublier les varangues qui gémissent, mettre toute sa confiance dans la quille, cette masse de plomb à deux mètres sous la surface qui empêche de se coucher.

Ne pas regarder le mât cintré comme un arc, qui plie encore un peu pour encaisser la survente, les haubans tendus comme les cordes d'un violon. Comment ça peut tenir debout tout ce bazar, le moindre rivet qui lâche et tout dégringole. Rejeter le plus loin possible la conviction que ça peut durer des heures à ce régime, ne plus penser.

Se projeter mentalement dans un avenir désirable, se focaliser sur l'arrivée : c'est là-bas que tu vas, c'est là-bas qu'ils t'attendent ! Après la ligne, il y aura tes potes qui prendront tes amarres, le bateau enfin stable sous tes pieds. Il y aura une douche chaude, pour remplacer la douche glacée et salée qui t'arrive dans le cou toutes les 30 secondes. Il y aura un pub, avec un accordéon qui soupire, des types pour refaire la régata, des éclats de rire et des verres qui s'entrechoquent, des filles en train de danser, la promesse d'un irish coffee.

Et puis, le temps passe, et toi tu es toujours là en train de te faire brasser, comme si tu étais depuis des heures dans ta machine à laver en mode rinçage sévère. En luttant contre la nausée, tu rampes vers l'intérieur, tu jettes un œil à la table à cartes : c'est pas possible, encore 30 milles, avec le vent dans la gueule ! Tous ces efforts pour ça ? Mais le GPS se trompe rarement, et il est sans pitié. Et la nuit qui va tomber... Un rapide calcul : en mettant les choses au mieux, tu n'y seras jamais avant 3 heures du mat'. Autant dire que pour le pub c'est mort. Tout le monde sera couché quand tu arriveras. Ça remet les choses en place. Tu te prends à rêver d'un café, même pas irish faut pas faire le difficile, un simple café chaud mais maintenant, et en finir avec ces chocs répétés.

Pour ça, tu ne vois qu'une solution : renoncer. Renoncer à franchir la ligne d'arrivée dans les temps, renoncer au classement, renoncer à louvoyer dans ce début de coup de vent. Accepter de faire le constat de ta faiblesse. D'ailleurs, d'autres ont certainement déjà dû faire demi-tour. Alors, choquer les écouteurs, tirer sur la barre, prendre enfin la mer de l'arrière. Retrouver de la vitesse, l'aisance naturelle de la carène qui accompagne les vagues au lieu de les affronter. Viser enfin un point atteignable, ce port bien abrité où tu seras en quatre heures, maximum, quatre heures d'une navigation sans histoires et sans risque de casse.

Progressivement, l'idée trace son chemin dans ton réseau de neurones, ton horizon mental semble se dégager. Oui, c'est ça qu'il faut faire, c'est ça agir en vrai marin, et en finir avec ces conneries. Admettre que tu as trouvé plus fort que toi, faire le dos rond, brasser carré, et mettre en fuite.

Certes... ça veut dire te retrouver au calme, mais seul avec toi-même, après ce qui va ressembler à un délit de fuite. C'est échanger une situation misérable contre une autre bien plus enviable sur le moment, mais... Abandonner, c'est renoncer à aller au bout de l'entreprise, de la régata préparée pendant des semaines, du défi. C'est passer aux yeux des autres, et aux tiens surtout, pour un type qui ne va pas au bout de ce qu'il a commencé. Mettre en fuite, c'est te fuir toi-même...

Tu te revois avant le départ. Que ça aller être difficile, que tu allais en baver, tu le savais ! Si tu t'es engagé, c'est en partie à cause de ça, tu te rappelles ? Donc c'est pas pour lâcher l'affaire à la moindre ornière sur la route. Tu crois quoi ? Que tu es le seul à subir ?

Et si ça mollit dans deux heures, ça va pas durer trois jours quand même ! tu auras l'air malin. Il va falloir virer de nouveau, remettre le cap sur la ligne d'arrivée, regagner à grand peine contre le vent le terrain perdu, arriver encore plus tard. Franchement !

La vérité, c'est que tu as peur de grimper sur le pont et de te faire encore rincer, que tu retardes le moment d'aller prendre ce deuxième ris qui va soulager le bateau, que tu fuis la réalité. Ok, mais si tu y vas maintenant dans un quart d'heure c'est fait. Et là, tu auras le droit de descendre souffler. Ça bougera moins à l'intérieur, tu pourras te préparer un truc chaud, et tu en profiteras pour calculer la marée. Le courant va commencer à s'inverser, il y a peut-être un coup à jouer pour arriver avant les copains. Allez, bouge ton cul !

Le marchand de fables



Fuir sa vie ...entrer au paradis

Qui était ce Monsieur William, découvert mort à 6 h 17, rue Eugène Sue, assis par terre, adossé à la devanture du quincailler, les bras recroquevillés contre sa poitrine, comme s'il se protégeait. Grâce à sa carte d'identité trouvée dans une poche intérieure de sa veste la police se rendit à son domicile. La perquisition permit de remonter jusqu'à son unique et vieille tante. Auditionnée, elle put raconter dans le détail la triste vie de ce neveu qu'elle ne voyait pratiquement plus.

* * * * *

Né rue Hermel, dans une famille modeste, il occupait l'appartement acquis par ses parents, dans les années cinquante, un deux pièces à l'entresol, côté cour.

La tante raconte. William à deux ans et demi n'avait dit mot. Ses parents s'en accommodaient, car il était tranquille. Il mangeait petitement de tout ce qu'on lui proposait, ne coûtait pas très cher. Bien que maigrichon et d'allure chafouine, il n'était jamais malade, n'encombrait pas les cabinets médicaux, sauf pour les vaccinations obligatoires. De cette existence grise, elle avait souvenir de deux incidents qui ont dû, dit-elle, affecter durablement le petit dans sa vie future. Une fois, pour voir, il avait renversé son pot ; la fessée mémorable qui avait suivi lui avait appris à ne pas contrarier les plus forts. Une autre fois, son père, pour prendre une photo de famille, avait mis le feu à un sachet de magnésium. Le flash éblouissant, l'explosion, l'épaisse fumée, provoquèrent chez lui une vive crise de panique et une allergie pérenne à la lumière et au bruit.

On ne sait presque rien de ses années d'école ; bien que transparent pour ses maîtres, il finit par apprendre à lire et connaissait sur le bout des doigts ses tables, viatique qui, plus tard, lui permit d'obtenir son brevet des collèges avec mention passable.

De son père il n'avait retenu que deux règles de vie : « ne pas vouloir péter plus haut que son cul » et « s'éloigner des femmes : fol qui s'y fait ». Dès lors pour lui, le danger était partout : l'inconnu ? menace ! les gens ? malfaisants ! Il fallait fuir tous les ennuis, vivre sans désirs. Son crédo : ignorer le monde, s'engager nulle part !

À 18 ans, il fut engagé dans une imposante assurance mutualiste à trier des fiches par ordre numérique et alphabétique. Donnant satisfaction il fut promu au classement des archives et ne quitta plus les locaux du sous-sol ; clos, feutrés, à température constante, sans insecte ni poussière, il y était à l'abri. Les documents à enregistrer ou demandés par les services arrivaient ou partaient par un mini ascenseur, ainsi il ne voyait personne de la journée ; sa seule compagnie : des kilomètres d'étagères métalliques chargées de boîtes bien alignées.

Il rentrait toujours par les mêmes rues, marchant à petits bruits et petits pas, tête baissée pour éviter de croiser les regards obliques des passants malveillants. Il prenait bien soin de traverser dans les clous, pour ne pas avoir à parler aux agents. Ses seuls arrêts : la boulangerie où il achetait sa demi-baguette et la superette du coin.

Arrivé chez-lui, été comme hiver, il accrochait au porte-manteau, son imperméable mastic, enfilait ses pantoufles et allait dans la salle de bains. D'un regard, il vérifiait que rien n'avait changé : son gant de toilette à droite, son savon à gauche, sa brosse à dents et son tube de dentifrice disposés parallèlement au mur, et à égale distance du miroir et du bord de la table ; tout était là. Cet ordre strict calmait les éventuelles angoisses de sa journée... Il prenait une douche rapide, puis lavait dans le lavabo sa chemise de nylon de couleur blanche au col raide, l'accrochait sur un cintre. Le lendemain, elle serait sèche sans pli.

Ensuite il préparait son repas et la gamelle du midi : potage instantané en sachet, souvent une tranche de jambon blanc sous cellophane, riz, pâtes, ou pomme de terre, un fruit de saison.

Il se couchait tôt, dormait sans faire le moindre rêve. À six heures, toujours exact, il partait travailler...

* * * * *

C'est ainsi que rue Eugène Sue, son cœur, un jour, en ayant marre d'être à côté d'un mort vivant s'arrêta, sans crier gare et sans raison, de battre ...d'un coup !

*Son âme, plus légère qu'un pet de lapin dans le vent du soir, fuit sans regret et sans attendre vers le ciel
Hélas rien ne fut simple...*



- QUE SE PASSE-T-IL, MON BON SAINT PIERRE ? JE TE VOIS BIEN EMBARRASSÉ.

- Seigneur on ne peut rien vous cacher, depuis plus de 2000 ans qu'à vos côtés je pèse les âmes des défunts, je n'avais jamais vu cela : il n'y a rien dans les plateaux de la balance de William, ni bonne ni mauvaise action, que dois-je faire ?

- PIERRE, NE T'INQUIÈTE PAS ! RÉUNISSONS LES SAINTS, LES ANGES, TOUS LES ÉLUS, SOUMETTONS LE PROBLÈME À LEUR SAGACITÉ, ILS T'APPORTERONT LA SOLUTION.

- VOILÀ, MAINTENANT VOUS CONNAISSEZ TOUS L'EMBARRAS OÙ SE TROUVE PIERRE. EN RÉSUMÉ, WILLIAM A FUI TOUTE SA VIE ... NOUS LUI DEVONS ORIENTATION.

- ÈVE JE TE VOIS IMPATIENTE DE PARLER.

- La chose est certaine : il doit aller en enfer. Refusant de s'engager, tuant dans l'œuf toutes les possibilités que tu lui avais données à sa naissance, il a péché. Sans vouloir me vanter, où serait l'humanité si je n'avais pas pris mes responsabilités. Où seriez-vous, même toi Saint Pierre, et vous les apôtres, si je n'avais pas entraîné Adam à mordre les fruits de l'arbre ? Je sais Seigneur que dans ta sagesse, tu l'avais placé là volontairement, espérant que nous allions oser transgresser l'interdit et prendre notre destin en main. Croire et croître, là était notre feuille de route. William n'a pris aucun chemin dans son existence, c'est un crime, le pire de tous, alors oui, c'est l'enfer !

- LUCIFER, TU BOUS ET TU T'ÉCHAUFFES !

- Ève ma sœur avec toute l'estime que j'ai pour toi, William ne peut pas prendre place chez moi, l'image de l'enfer en serait décrédibilisée. Nos membres, pour n'en citer que quelques-uns : Pol-Pot, Staline, Lénine, Mao, Hitler, Pinochet, Kim Jong-il... verraient d'un œil mauvais arriver ce petit amateur n'ayant tué que lui-même. D'autre part, je ne vous apprend rien : l'enfer n'est pas ce lieu de tortures physiques épouvantables, comme l'a peint Jérôme Bosch, mais de tortures morales bien supérieures, chacun vivant éternellement en retour les souffrances dont il s'est rendu coupable. Il n'y a aucune mauvaise action sur le plateau de William, il ne pourrait pas être tourmenté, c'est la loi des vases communicants.

- ADAM, À TON TOUR, JE T'ÉCOUTE...

- Il mérite le paradis, un homme qui n'a causé de tort à personne, c'est si rare. Avons-nous la moindre trace de mécontentement ? J'ai eu beau étudier son dossier je ne vois rien : il est totalement vide, vierge de tout péché, même par omission. Pour omettre il faut connaître, or il ignore l'existence des lois divines, il n'y pas de transgression volontaire. Nous devons l'accueillir.

- PYTHAGORE

- Adam, tu oublies les vases communicants ! Notre béatitude n'est que le retour du bonheur que nous avons donné, il n'aura félicité ici, il n'a rien semé.

- JUDAS

- Envoyons-le au purgatoire

- SAINT MICHEL

- Seigneur, ce n'est pas envisageable, nous sommes en sureffectif. Nous débordons. Chaque nuage est en suroccupation. Comme le *numérus clausus* nous impose des quotas d'accueil très faibles, William, avec ses plateaux vides, y restera éternellement, en contradiction formelle avec la notion de purgatoire.

- SAINT THOMAS

- Je doute que l'on trouve ici la solution, demandons à la commission des litiges.

DEPUIS QU'ELLE EST EN CHARGE DE LA DÉTERMINATION DU SEXE DES ANGES, ELLE A TROP DE TRAVAIL ! A NOTRE TOUR, EN DÉLÉGANT, NOUS FUIRIONS NOS RESPONSABILITÉS. ENTENDONS PLUTÔT CE QUE CETTE ÂME PEUT NOUS DIRE POUR SA DÉFENSE. QUE LE VERBE SOIT !

Monsieur, j'ignorais votre existence, vous semblez bon et sage. À vous écouter tous, je crois avoir compris ce qu'était vivre. Je vous vois dans l'embarras et m'en désolé. Je me suis trompé : le monde n'est point que fureurs et tempêtes, mais aussi bonheurs, et songes des nuits d'été. Hélas je ne fus ! Mes yeux se dessillent, mon cœur s'ouvre. Seigneur, puisqu'ici on vous nomme, entendez ma prière, je voudrais redescendre et recommencer.

- POURQUOI PAS, MAIS NUL NE PEUT IMPUNÉMENT AVOIR UNE DEUXIÈME CHANCE. POUR ÉVITER JURISPRUDENCE JE TE RENVOIE DANS LE PASSÉ EN 1564. WILLIAM SERA TON PRÉNOM. TU NE FUS DIS-TU, SOIT ! ALORS ÊTRE OU NE PAS ÊTRE, TU AURAS LE CHOIX. MAIS QUOIQUE TU FASSES, DE BON OU DE MAUVAIS, EN GLOIRE OU INFORTUNE, APRÈS TON DÉCÈS, TU REPARAÎTRAS DEVANT NOUS, DANS LES SIÈCLES QUI SUIVRONT SE POSERA ÉTERNELLEMENT LA QUESTION : À QUI ATTRIBUER TON HÉRITAGE ? GABRIEL TU VAS L'ACCOMPAGNER.

Courage, fuyons ! Non, plutôt : lisons !

Fuyons-nous la réalité quand nous lisons ou plutôt lisons-nous pour vivre l'aventure d'une autre vie dans la peau d'un autre personnage, ou pour vivre par procuration des émotions que nous ne souhaitons pas éprouver en vrai mais qui nous font du bien à les partager ?

Le thème même de la fuite s'illustre à plein dans ces deux livres de littérature jeunesse : un album, un roman, à la teneur bien différente. Une fuite qui fait rire et une fuite qui serre le cœur.

La Saucisse partie



Un avertissement ouvre l'album qui précise au lecteur que l'histoire si pleine de rebondissements qu'il va lire est vraie. Et pourtant elle commence par un *Il était une fois*. N'est-ce pas ainsi que commencent tous les contes ?

Donc, il était une fois un garçon nommé Banjo qui vivait dans une maison, aimait sa chatte Mildred, son papa et sa maman, nommés Monsieur et Madame, tout à fait normal en somme, et qui mangeait chaque jour à son déjeuner une saucisse.

« Dans sa petite assiette à lui, avec son petit couteau et sa petite fourchette à lui, sa salière et son pot de ketchup à lui, assis à sa petite table à lui, sur sa petite chaise à lui. » La saucisse s'appelle Suzy et ne veut pas être mangée, alors elle saute hors de l'assiette et s'enfuit.

Vous imaginez la suite : fourchette, couteau, assiette courent après elle, la table, la chaise aussi et Banjo qui meurt de faim. Sans oublier 4 carottes (filles), 3 petits pois (garçons) et des frites avec sûrement des prénoms comme Françoise, Marcelle et ainsi de suite, car la frite est une invention française. Et bien sûr la chatte – et le chien du voisin – et Monsieur et Madame... À lire toutes ces énumérations, on en perdrait le souffle, et c'est normal puisque tout le monde court !

Allan Ahlberg prend tout son temps pour développer ce qui survient à chacun de ses personnages, que ce soit Suzy la saucisse, les carottes, chacun des petits pois, Monsieur, Madame, la chatte, la chaise... Le comique de situation se double du comique de répétition. On pense inmanquablement aux burlesques (Charlot, Keaton) dans lesquels fuite et course poursuite sont des ressorts du rire. Et pourtant si quelques-uns s'en sortent bien, d'autres seront mangés en route ! Et Suzy, me direz-vous ? Oh la la, elle s'est arrêtée de courir, Banjo l'a trouvée et... Faut-il tout dire au risque de divulguer la fin ?

L'histoire en boucle se déploie dans un format paysage nécessaire pour donner toute leur place aux illustrations pleine page, spontanées, expressives et bon enfant.

À se faire lire dès 4-5 ans, et tout seul dès qu'on sait lire : la reprise des mêmes mots tout au long de l'histoire en facilite la lecture.

Toffee et moi

Pourquoi ne s'est-elle pas enfuie avec Kelly-Anne, la dernière « fiancée » de son père quand celle-ci l'a suppliée de le faire : « *Viens avec moi. On se trouvera un endroit pas trop cher, on s'en sortira.* » Pourquoi ? Parce que c'est son père (sa mère est morte) et que si elle part, elle n'a plus rien. Et lui, qu'est-ce qu'il avait à part sa fille ? Mais comment rendre heureux cet homme usé, toujours en colère, jamais satisfait, qui l'humilie ? Un jour, rester est devenu dangereux, Allison se sauve, prend le car – billet payé avec la carte dérobée à son père – ; elle veut retrouver Kelly-Anne. mais celle-ci a trouvé un job plus loin, ne répond pas au téléphone. Allison se réfugie dans un cabanon déglingué près d'une maison qu'elle croit inoccupée. Une vieille femme y vit pourtant qui, lorsque la jeune fille s'enfuit, l'appelle : « *Toffee ? Pour l'amour du ciel, reviens !...* » Allison veut bien être Toffee, elle a faim, elle a froid, elle reste en attendant de retrouver un toit.

*« Je suis une fille qui essaie d'oublier.
Marla une femme qui veut se souvenir. »*

Commence pour Allison une drôle de vie : elle doit se cacher de l'aide ménagère, du fils de Marla, de Marla elle-même instable, parfois menaçante, vivant dans le brouillard des temps qui se télescopent. Se cacher d'elle-même aussi. Elle pique de l'argent jusqu'à ce qu'elle rencontre une fille qui la paye pour des devoirs qu'elle fait à sa place mais sur la plage on lui a volé son sac et toutes ses affaires, son téléphone...

Fugueuse Menteuse Voleuse

Parfois Toffee rassure Marla, parfois celle-ci l'écoute consciemment : « *Et toi, pourquoi tu t'es enfuie ?* » et tente de la soulager de toute culpabilité : « *Tu n'y es pour rien.* » Allison raconte l'énorme brûlure sur sa joue.

Tout le roman est construit de petits bouts de vie cousus les uns aux autres comme un patchwork ; passé et présent se côtoient dans un montage impressionniste qui traduit merveilleusement bien les émotions refoulées, les tâtonnements de la mémoire, les questions sans réponse, les blessures, les petites perles de bonheur aussi, la douce sécurité de cette amitié fragile qui permet de reprendre confiance.

Sarah Crossan donne à son roman la forme d'un long poème en vers libres, découpé en strophes de longueurs variées (magnifique traduction de Clémentine Beauvais). Tout est donné en petites touches pudiques, il faut parfois construire autour, deviner. Est-ce que pour Toffee, ça s'est bien passé ? Marla croit que oui, même si elle n'a plus donné de nouvelles. Alors ça va aller aussi pour Allison.



« Un livre qui change son lecteur... pour le meilleur » a écrit The Guardian. Comme tous les romans de cette autrice irlandaise, un livre qui habitera dans votre cœur longtemps quand vous le refermerez. Pour tous, à partir de 12-13 ans.

Toffee et moi
Sarah Crossan
Ed. Rageot, 2020, 382 p

Anne-Sophie Zuber
membre de l'ARPLE
Association de Recherche
et de Pratique sur le Livre pour Enfants
www.arple.net

Fuite au n° 33

Confortablement installé pour une soirée pépère, en pantoufles et vieille robe de chambre, j'étais en train de regarder *Pretty Woman* pour la 47ème fois lorsqu'on sonna.

Qui pouvait me déranger à cette heure tardive ? Précautionneux, j'ouvris la porte et je LA vis. ELLE, la dame du 33 qui me poursuit de ses assiduités depuis trois ans et que j'évite comme la peste quand nous nous croisons sur la galerie piétonne.

Elle semblait affolée, perdue. Par l'entrebâillement de la porte, elle me suppliait.

« Je vous en prie, Monsieur, j'ai besoin d'aide. J'ai trouvé une fuite d'eau en rentrant tard chez moi, c'est la catastrophe. Si vous pouviez venir... »

Je balbutiai un « mais... » Elle me coupa la parole.

« Je vous en prie, je vous en supplie. Je suis désolé de vous déranger, vous un monsieur qui écrit de si belles choses et qui est connu de tant de gens. Je suis féministe mais il y a des moments où l'on a tout de même besoin d'un homme. J'ai commencé à éponger mais la fuite continue à couler, venant de je ne sais pas où. » Je ne vous l'ai jamais décrite. Ronde pour ne pas dire boulotte, parfumée au patchouli, les seins qui débordent du corsage, le sourire enamouré, ... Je la déteste, le la vomis, je la hais. Que soient maudits mes parents et éducateurs qui m'ont appris à rester galant avec une femme en toutes circonstances.

En maugréant, je quittai ma robe de chambre, enfilai des chaussures et sortis avec elle.

« Mais, lui dis-je, comment avez-vous fait pour rentrer dans ma cage d'escalier ? Vous êtes au n° 33 et n'avez pas de passe... »

« Il y a, me répondit-elle, un couloir secret qui relie les numéros de notre immeuble. On l'emprunte par une porte dérobée au fond de salle de danse. Personne ne le connaît sauf les membres du conseil d'administration de l'ACRI qui sont initiés lors d'une cérémonie secrète en début de mandat. Je l'ai appris par une indiscretion. »

Nous entrâmes chez elle. C'était effectivement impressionnant : de l'eau partout, dans le couloir, sur les moquettes du salon et des deux chambres, dans la cuisine, partout.

Elle ôta son manteau ce qui révéla des dessous affriolants : « excusez ma tenue... dit elle l'air contrit. J'ai ôté ma robe pour éponger. »

Puis elle s'exclama :

« Quelle idiote je fais ! Vous aussi vous allez tacher votre pantalon. N'hésitez pas à le retrousser ou l'ôter.

Moi-même, je vais me mettre à l'aise pour continuer à éponger. »

Et nous voilà tous deux, moi en caleçon, elle avec ses dessous. Quel traquenard !

Je cherchai partout l'origine de la fuite. Finalement, je trouvai le joint fuyard sur l'alimentation de la machine à laver. Un écrou avait été desserré. Un mince filet d'eau coulait mais je sais par expérience que cela suffit pour provoquer de gros dégâts.

« Je ne comprends pas comment cela a pu se passer, lui-dis-je après avoir réparé. Ce genre de raccord ne fuit jamais. »

Elle prit l'air penaud puis minauda. « J'ai fini d'éponger la plus grande partie de l'eau. Comment vous remercier ? Voulez-vous une tisane pour vous réchauffer ?

Puis, l'air soudain guilleret :

« Savez-vous que je scrute les réseaux sociaux pour lire toutes vos publications ? »

Elle était rouge de confusion... ou de désir, pensais-je méchamment.

Je lui demandai où je pouvais me changer.

« Dans ma chambre », dit-elle, ne faites pas attention au désordre. »

J'y allai et fermai la porte. Je m'apprêtais à remettre mon pantalon lorsque je vis sur un petit meuble secrétaire un cahier ouvert avec une écriture manuscrite. Je sais, il ne faut pas lire les journaux intimes, mais ce fut plus fort que moi. Elle avait écrit :

« Viendra-t-il ? J'ai desserré un joint et jeté quelques seaux d'eau un peu partout dans la maison. Je ferais n'importe quoi pour qu'il vienne chez moi. OMA ! OMA ! »

Je quittai en toute hâte l'endroit en marmonnant. Rentré chez moi, je songeai à la signification de ces trois lettres et ce n'est qu'à 4 h du matin que j'émis une hypothèse : OMA = Oh Mon Amour !

Antoine Lecabotin

Pfuit !!!! Voilà une fuite, que dis-je une débandade, qui ne mérite rien de plus...

Attention aux fuites



...Attention aux fuites de gaz s'il est utilisé pour la cuisson ! Au Liberté, nous cuisinons à l'électricité mais nous pouvons être confrontés au syndrome de la dérobadé : le parc est tentant...

Qui n'a pas oublié du lait ou une compote de pommes sur le feu ?

Je vous propose deux recettes dans lesquelles le lait est un ingrédient. N'hésitez pas à les divulguer, cela nous fera plaisir.

Filets de pintade rôtis sur peau accompagnés d'une purée au céleri.

Préparation 20 min ; cuisson 45 min.

Ingrédients pour 4 personnes :

- 4 filets de pintade
- 400 g de pommes de terre et 400 g de céleri-rave
- 50 cl de lait et 50 cl d'eau
- 100 g de beurre demi-sel
- Noix de muscade, sel et poivre
- ½ verre de vin blanc
- Quelques feuilles de sauge fraîche
- 10 cl de crème liquide

Préparation :

- Peler et couper en gros dés les légumes. Les faire cuire dans une casserole avec l'eau et le lait.
- Pendant ce temps, dans une poêle antiadhésive saisir les filets côté peau puis

les laisser cuire à feu moyen et à couvert pendant 8 min environ (le temps de cuisson dépend de l'épaisseur du filet) ; les retourner et poursuivre la cuisson à couvert pendant 8 min. Maintenir les filets au chaud sur feu très doux.

- Vérifier la cuisson des légumes au bout de 20 à 25 min. Quand ils sont tendres, les égoutter et les écraser au presse-purée. Ajouter le beurre et 2 pointes de noix de muscade ; bien mélanger.
- retirer les morceaux de viande ; déglacer la poêle avec le vin blanc. Ajouter la crème fraîche et la sauge fraîche.

Servir les filets de volaille nappés de sauce avec la purée bien chaude

(* Perles du Japon façon riz au lait à l'eau de fleur d'oranger.

Préparation 10 min ; cuisson 15 min.

Ingrédients pour 4 personnes :

- 40 g de sucre de canne
- 60 cl de lait (de vache ou d'amande)
- 110 g de perles du Japon
- 8 c. à c. d'eau de fleur d'oranger (ou de la vanille, de la cannelle).

Préparation :

- Dans une casserole, faire chauffer le lait avec le sucre. Juste avant l'ébullition, avant que le lait s'échappe, verser les perles du Japon en pluie dans le liquide

- Faire cuire 15 min en surveillant la cuisson afin d'éviter l'évasion des perles sur la plaque de cuisson et en remuant régulièrement (les perles du Japon sont cuites lorsqu'elles sont devenues translucides).
- À la fin de la cuisson, ajouter la fleur d'oranger. Bien mélanger.

Servir nature (chaud ou froid) ; vous pouvez accompagner ce dessert de fruits de saison frais coupés en morceaux ou bien d'une compote

(* Les perles du Japon sont composées exclusivement de tapioca. Le tapioca est une fécule issue des racines du manioc amer (toxique avant traitement) séchées puis traitées. Constitué d'amidon, son goût est neutre. Le tapioca ordinaire se présente sous forme de grains irréguliers d'environ 3 mm. Le manioc, cultivé par les populations locales, fut découvert par les premiers Européens en 1500, quand le navigateur portugais Pedro Álvares Cabral accoste au Brésil avec ses hommes. La fabrication du tapioca est attestée pour la première fois dans un livre de John Nieuhoff, qui réside au Brésil entre 1640 et 1649 : il parle de la fabrication d'une sorte de gâteau fait de farine de manioc nommé *tipiacica*. La commercialisation du tapioca en France est le fait de Thomas Groult, propriétaire du Bazar des Pâtes. En 1837, il acquiert des bâtiments à Vitry-sur-Seine, où se fera la fabrication du tapioca avec de la farine de manioc importée d'abord des Antilles, puis du Brésil. La fabrication et la vente du tapioca feront la renommée et la fortune de la famille Groult, qui fondera en 1967 la société Tipiak en s'associant à la maison Billard.

Informations provenant de Wikipedia

Janine

Nouvelle activité : jeu vidéo sans forcément d'écran

" Veux-tu créer un jeu vidéo ou des bulles de BD ? "

Par des précédents BI, vous connaissez quelques livres de la bibliothèque de Christelle. Christelle sait maintenant lire et écrire des histoires de son âge.

Un week-end, le père de Christelle se retrouve à tester un jeu vidéo qui vient de sortir. Christelle est attirée vers cet écran. La mère que je suis, professionnelle de ce que l'on appelle « e-learning » ou « MOOC », a soudain l'idée d'un défi qui détourne heureusement l'attention de Christelle.

Christelle a imaginé une aventure pour enfants de CP, qui utilisent leurs leçons dans un restaurant imaginaire, rapidement imagé :



Créer à notre façon Jeux Vidéos et BD !

Séances découvertes gratuites de 17h à 18h30
à l'ACRI Liberté, les :

samedis 20 Novembre et 11 Décembre 2021

Par quels moyens ?

- Trouver des images de personnages, objets, lieux...
- Agencer le tout en histoires courtes, avec questions et réponses où le spectateur doit répondre...
Cette préparation peut se faire hors écran : *synopsis, script, storyboard* (scénario en image).
- Tester et améliorer le rendu !

Comment se déroulent les ateliers ?

- Chacun décrit ses thèmes d'intérêt et ses défis pour apprendre, appliquer, réviser...
- Nous imaginons comment en faire des histoires avec questions et réponses aux spectateurs.
- Premières idées sur papier puis mise sur un média simple (papier, logiciel de présentation, application mobile...).
- Nous envisagerons de faire tester nos histoires dans une exposition.



Venir en duo ou *clan* : parent-enfant, fratries, amis...
Entre les ateliers, vous pratiquerez ensemble !
Mineurs accompagnés d'adulte.

Contact : rsophie@orange.fr

Christelle & Sophie Ricci